*Balzac et consorts: scénographies familiales des conflits
historiques dans le roman du XIX siècle, P. Auraix-
Jonchière (dir.)*

Anne Verjus

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6858>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6858

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 155-156

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Anne Verjus, « *Balzac et consorts: scénographies familiales des conflits historiques dans le roman du XIX siècle*, P. Auraix-Jonchière (dir.) », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6858>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Balzac et consorts: scénographies familiales des conflits historiques dans le roman du XIX^e siècle, P. Auraix-Jonchière (dir.)

Anne Verjus

RÉFÉRENCE

Balzac et consorts: scénographies familiales des conflits historiques dans le roman du XIX^e siècle, sous la direction de Pascale AURAIX-JONCHIÈRE, Leiden Boston, Brill Rodopi, «Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises» 61, 2016, 359 pp.

- 1 Ce volume retrace de manière chronologique, depuis Balzac jusqu'à Bourges en passant par Zola et Sand, la manière dont le roman «fictionnalise» l'Histoire. Il ne s'agit pas, de la part des auteur.e.s sollicité.e.s, d'aborder le texte littéraire en historien.ne.s, c'est-à-dire comme une source documentaire, mais comme une «*Histoire en actes* dont les ondes de choc se propagent jusqu'au cœur de l'intime» (p. 10). La brisure révolutionnaire, en fragilisant les dynamiques traditionnelles de transmission, a-t-elle modifié jusqu'au rapport à l'histoire des générations suivantes? Il semble que ce soit sur ce point-là de la scénographie familiale que se joue le conflit historique dans le roman du XIX^e siècle, puisque le volume se découpe en trois parties qui, toutes, ont un rapport à la filiation («quand il est question du père»; «l'impossible filiation, entre interruption et compensation»; «déchéances et discordances»).
- 2 La première partie sur la paternité s'ouvre, après une «introduction» historique (Jean-Philippe LUIS, *La famille comme objet historique en histoire moderne et contemporaine*, pp. 17-31) sur l'article que Marion MAS consacre à la filiation chez Balzac (*Le père et l'héritière dans le roman balzacien*, pp. 35-48). La redéfinition de l'héritage, par le Code

civil de 1804, porte en elle une contradiction qui se répercute non seulement sur les familles décrites par Balzac, mais également sur son écriture. Liant deux dispositifs apparemment opposés, celui du sang (par l'exclusion des enfants naturels, après le court intermède des lois de l'an II), et celui des affects (l'héritage à égalité entre tous les enfants légitimes se justifie comme un témoignage de l'affection naturelle des pères pour leurs enfants), la législation napoléonienne ne permet pas seulement de transmuier le legs en «signe d'affection»; elle déplace l'autorité paternelle du côté du «*genitor*», «celui qui procrée» et s'estime, de ce fait, comme le légitime «possesseur de ses créatures». Cette contradiction se traduit, à plusieurs niveaux, dans l'écriture, par le recours au motif «intenable» de la relation incestueuse entre le père et sa fille, et par l'ambivalence qui traverse les personnages paternels, à la fois réactionnaires et révolutionnaires. On trouve cette ambivalence dans le Balzac dont rend compte Mireille LABOURET (*La bi-polarité des figures parentales dans "La Comédie humaine"*, pp. 71-82), quand il se fait «le défenseur d'un retour à la famille patrimoniale prônée par de Maistre et Bonald», tout en exposant «les résultats désastreux (et impossibles) d'une telle entreprise» (p. 66). La paternité chez Stendhal, étudiée par Suzel ESQUIER (*La relation au père dans le roman stendhalien*, pp. 71-82), quoique d'apparence moins ambiguë, car de facture viciée, reste malgré tout marquée par son «désir de recréer pour ses héros une filiation, mais spirituelle» (p. 79), «hors de toute contrainte, qui n'entrave jamais les libres choix du sujet, compatible avec une singularité absolue» (p. 81). D'autres romans viennent à l'appui de cette thèse d'une réplcation dans (et par) les familles des bouleversements historiques survenus pendant la Révolution. Faute de place, on ne peut que mentionner les articles d'Anne ROUHETTE («*El Desdichado*»: *pouvoir patriarcal, patrimoine et identité dans "The Fortunes of Perkin Warbeck" (1830), de Mary Shelley*, pp. 83-95), d'Isabelle HERVOUET-FARRAR (*La France révolutionnaire, théâtre de l'intime: "Un conte de deux villes" de Charles Dickens (1859)*, pp. 97-110) et de Thierry POYET (*Les pères chez Maupassant: du parricide symbolique à une modernité de l'impossible dépassée*, pp. 111-122).

- 3 La deuxième partie porte sur la filiation, non plus difficile, ambiguë ou transformée, mais «impossible». On touche alors à des romans qui incarnent les effets de la brisure révolutionnaire dans des relations de famille renouvelées. Telles sont par exemple les amours adelphiques qu'observe, dans l'union endogame et incestueuse des héros de Mauprat, François KERLOUÉGAN (*D'un château l'autre: famille et idéologie dans "Mauprat" de George Sand*, pp. 125-144). Les mêmes problématiques se retrouvent chez Sand: l'opposition entre la «loi du sang» et la «loi sociale», entre le duel et le débat, avec en sus, à mi-chemin entre ces extrêmes, une troisième conception de la famille, plus originale, sous forme d'une conscience de classe d'aristocrates. Mais ce n'est plus entre le père et le fils que s'incarne la transformation temporelle et politique qui a marqué le siècle: «[l']innocence symbolique qui s'attache à "l'union adelphique" constitue, aux lendemains de la Révolution, le socle nouveau sur lequel pourra (*sic*) s'édifier et se perpétuer les idéaux démocratiques» (p. 143). La filiation, c'est-à-dire, on l'aura compris, une des possibles scénographies familiales, par la littérature, de ce qui relie le monde nouveau au monde ancien, peut s'exprimer par son absence, qu'elle soit ascendante ou descendante, comme le montre Céline BRICAULT (*La circularité du récit: auto-transmission de l'Histoire dans "Le Chevalier des Touches" de Barbey d'Aurevilly*, pp. 145-163). C'est ainsi que «[l']es personnages du *Chevalier des Touches* évoluent dans un univers de la stérilité où le couperet révolutionnaire, ayant rompu le lien qui

unissait les aristocrates à leurs ancêtres, semble interdire désormais toute tradition intergénérationnelle» (p. 145). Le même auteur est convoqué par Pascale AURAIX-JONCHÈRE (*“L’Ensorcelée” de Jules Barbey d’Aureville: une histoire de sang ou l’impossible filiation*, pp. 165-176), pour représenter la «lignée éteinte», dans un «grand roman du démantèlement de la famille par l’Histoire» (p. 166). Jean-Christophe VALTAT (*Le rêve des ancêtres: “Aurélia” et “Peter Ibbetson”*, pp. 177-190), étudie dans ces scénographies familiales des conflits historiques le versant hallucinatoire, la propension du siècle à se laisser hanter, au sens propre comme au sens figuré, par sa généalogie.

- 4 La troisième et dernière partie interroge la filiation lorsqu’elle «dégénère». Ainsi, par la mésalliance, comme l’étudie Alex LASCAR (*Conflit de générations, entre tradition et modernité, autour de la mésalliance dans le roman français (1825-1850)*, pp. 193-211), véritable obsession, «poncif du roman sentimental» avant comme après 1830. Ce que l’on a peut-être moins aperçu, c’est l’obstination avec laquelle, dans le roman, les enfants recherchent le consentement parental, «même quand le Code civil ne l’exige plus. Aux jeunes gens de vouloir maintenir la cohésion sociale entre les générations, de ne pas rompre les liens» (pp. 210-211). Est-ce à dire qu’aux yeux des romanciers, avec l’Ancien Régime et ses figures tutélaires, se sont davantage volatilisées l’autorité et la capacité coercitive des aînés que leurs valeurs? Chez Chateaubriand, étudié ici par Fabienne BERCEGOL (*La destruction de l’idylle familiale dans les fictions de Chateaubriand*, pp. 213-228), se retrouvent «l’expérience du déracinement, la dispersion de la cellule familiale, le repli sur des relations incestueuses, la privation de toute descendance, la dégradation des figures parentales» (p. 215), dont l’auteur d’*Atala* se sert pour «figurer les répercussions tragiques des bouleversements de l’Histoire dans les vies privées» (p. 227), pour dire «la nostalgie de la famille patriarcale enracinée dans le sol natal chez les nobles émigrés...» (p. 227), et la «nécessité de se détourner d’un passé [...] qu’il serait vain de vouloir retrouver» (p. 227).
- 5 Claude SCHOPP, dans *Les familles dans “Le Drame de la France” d’Alexandre Dumas* (pp. 229-243), montre comme la famille est scénographiée différemment selon le moment de l’écriture du roman (confirmant l’importance de la «pliure» de 1848 pour la génération de 1830) et la situation historique des protagonistes. Marie MAKROPOULOU, dans *“Une Vie” ou le destin tragique d’une famille et d’une classe sociale* (pp. 245-259), montre elle aussi des individus piégés, à travers leurs familles comme à travers leur classe sociale, entre «un passé idéalisé», un «présent insoutenable» et «un avenir impossible» (p. 255).
- 6 Eléonore REVERZY, dans *Dynasties naturalistes. Zola historien de la longue durée* (pp. 261-277), souligne que le roman fin de siècle, dont on sait qu’il cherche à représenter l’atomisation du corps social, peut aussi dans certains cas saisir l’individu dans une filiation, dans des liens de solidarité. C’est le cas par exemple lorsqu’il appartient au groupe des paysans ou des mineurs. Claudie BERNARD, en étudiant *Le Crépuscule des dieux (Fin de race, fin de siècle: “Le Crépuscule des dieux” d’Élémer Bourges*, pp. 279-312), pointe cette question d’une solidarité dont la décomposition conduit à la décadence des races, de la civilisation. Le volume se clôt avec l’épilogue, par Roland LE HUENEN, sur Flora Tristan (*“Pérégrinations d’une paria” de Flora Tristan: entre déshérence et légitimité*, pp. 315-328). Il n’est pas sûr ici qu’on ait affaire à une scénographie familiale des conflits historiques, tant le propos de Flora Tristan est, on le sait, autobiographique. C’est peut-être la raison pour laquelle le travail a été placé en épilogue. Ce n’est vraisemblablement pas la seule. Il est possible qu’à travers le récit

«authentique» sur le conflit familial, d'autres enjeux apparaissent. Non plus la nécessité impérative, politique, de représenter à travers les liens de filiation la transition d'un siècle à l'autre, d'une autorité à l'autre, d'une légitimité à l'autre; mais la conscience naissante d'une autre nécessité, tout aussi politique, plus sociologique: celle d'en mesurer les effets réels sans autre forme de «procès», sans médiation ni romance, avec le moins de scénographie possible. C'est un ouvrage important qui vient de paraître, montrant ainsi, par une grande diversité d'arguments, à quel point le roman a contribué, politiquement, tout au long du XIX^e siècle, à donner un sens à cette rupture dont on oublie vite, à deux siècles de distance, combien elle introduisit de changements.